

# MAXWELL VOSS

DESTINATION  
KEPLER-7



# LE LONG ENTRE

UNE HISTOIRE DE BÉBÉ ADULTE EN 2126

Un livre de découverte AB

# Le long entre

par

Maxwell Voss

Première publication : 2026

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : Le long entre

Auteur : Maxwell Voss

Éditeurs : Rosalie Bent, Michael Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

[www.abdiscovery.com.au](http://www.abdiscovery.com.au)

# CONTENU

Chapitre un : Cargaison et silence .....	6
Chapitre deux : Les crèches .....	14
Chapitre trois : Ce que ses parents savaient.....	24
Chapitre quatre : Le credo du pilote.....	32
Chapitre cinq : La lumière de Saturne .....	40
Chapitre six : Une imposition.....	47
Chapitre sept : La station.....	57
Chapitre huit : Lui montrer .....	65
Chapitre neuf : Les règles du navire .....	73
Chapitre dix : Bébé fille cette semaine .....	81
Chapitre onze : Ce qu'elle porte .....	89
Chapitre douze : La première demande.....	99
Chapitre treize : Recevoir .....	106
Chapitre quatorze : Les deux bébés.....	115
Chapitre quinze : Le rituel de la bouteille .....	123
Chapitre seize : La momie .....	133
Chapitre dix-sept : Papa .....	143
Chapitre dix-huit : Urgence et approche lunaire .....	150
Chapitre dix-neuf : Amarrage.....	165
Chapitre vingt : Au revoir .....	175
Chapitre vingt et un : Le retour .....	183
Chapitre vingt-deux : Le départ .....	193
Chapitre vingt-trois : Approfondir .....	204

## ***Le long entre***

Chapitre vingt-quatre : Plus d'heures .....	214
Chapitre vingt-cinq : Sam .....	224
Chapitre vingt-six : L'espace profond.....	233
Chapitre vingt-sept : La question du séjour .....	240
Chapitre vingt-huit : Approche.....	249
Chapitre vingt-neuf : Amarrage .....	259
Chapitre trente : Le partenaire de Malita .....	272
Chapitre trente et un : L'adoption .....	284
Chapitre trente-deux : Le nouveau pilote.....	294
Chapitre trente-trois : Frères et sœurs.....	305
Chapitre trente-quatre : Millie.....	317
Chapitre trente-cinq : Le long entre .....	330

## CHAPITRE UN : CARGAISON ET SILENCE

Le déchargement a duré quatre heures et dix-sept minutes, soit six minutes de plus que prévu. Personne n'en a informé Kadren. CASS l'a consigné dans le journal des opérations et a ajusté la fenêtre de départ en conséquence ; c'est là toute l'importance de l'incident.

Kadren était assis à la console de navigation et observait les données s'actualiser en temps réel : pression des pinces d'amarrage, remplissage du manifeste de cargaison, température ambiante dans la cale (à maintenir à deux degrés près pour le chargement pharmaceutique du hangar trois). L'équipe du quai de la station Saturn travaillait avec cette compétence tranquille, fruit d'années d'expérience dans les mêmes tâches, au même endroit, et Kadren respectait cela sans même y réfléchir. La routine était une forme d'intelligence en soi.

*Quarante-trois conteneurs* , pensa-t-il en voyant le compte défiler à l'écran. *Puis trente-deux. Et puis nous partons* .

C'était une pensée qui ne produisait aucun sentiment particulier, ce qui constituait en soi une forme de satisfaction.

« CASS. Confirmer la température de la baie 3. »

« Quai 3 : 19,4 degrés Celsius. Dans les limites de tolérance. »

Une pause, juste le temps nécessaire pour vérifier l'élément suivant.

« Manifeste d'arrivée : 32 conteneurs, dont 11 nécessitent les conditions du quai 3. Fin de chargement estimée : 1400 heures, heure de la station. »

"Bien."

Il n'a rien demandé d'autre, car il n'y avait rien d'autre à demander. CASS le lui dirait s'il y en avait. Tel était l'arrangement, et il fonctionnait parfaitement.

En 2126, l'humanité occupait le système solaire comme on occupe une grande maison héritée avec prudence : restant le plus souvent dans les pièces familières, s'aventurant parfois dans des

## ***Le long entre***

couloirs inconnus, laissant des ailes entières inexplorées pour des raisons en partie pratiques, en partie plus difficiles à cerner. La Terre abritait onze milliards d'êtres humains, avec toutes les tensions que cela impliquait. Luna, d'abord simple avant-poste de recherche, était devenue une ville de trois millions d'habitants, ses habitats souterrains s'étendant sous les plaines grises avec une minutie qui avait surpris même ceux qui les creusaient. Mars comptait deux colonies, l'une corporative et l'autre coopérative, qui s'observaient avec une méfiance qui n'avait pas encore viré à l'hostilité. Les lunes géantes gazeuses d'Europe, de Ganymède et de Titan étaient des avant-postes principalement scientifiques, quelques-uns industriels. Et puis il y avait les stations. Des dizaines désormais, disséminées dans le système solaire moyen et extérieur, chacune témoignant que l'humanité pouvait survivre presque partout, pourvu qu'elle soit suffisamment motivée et financée.

Ce qui avait finalement rendu possible, après les premières décennies hésitantes des fusées chimiques et les calculs complexes du delta-v, c'était la propulsion à fusion. Non pas la poussée explosive et violente des premiers systèmes de propulsion, mais une poussée plus patiente et soutenue, modérée selon les critères de la science-fiction, mais extraordinaire à l'échelle historique, qui pouvait être maintenue pendant des semaines. On accélérât pendant la première moitié du voyage, puis on décélérât pendant la seconde. Les moteurs étaient suffisamment efficaces pour que la masse de carburant soit gérable. Les vitesses atteintes à mi-parcours d'un long trajet étaient extraordinaires, une fraction significative de pour cent de la vitesse de la lumière, ce qui était insignifiant à l'échelle astronomique, mais immense à l'échelle humaine. De la Terre à Saturne, dans des conditions optimales de géométrie favorable : six semaines à l'aller. Neuf, parfois dix, lorsque la géométrie était défavorable ou que la destination se trouvait loin dans le système solaire externe. Les fusées conventionnelles étaient encore utilisées pour la poussée initiale hors de l'orbite,

## ***Le long entre***

principalement pour dégager les vaisseaux et assurer un bon départ, et surtout pour la décélération finale à l'atterrissage. Mais le reste du temps, ce furent les moteurs à fusion à 100 %.

Et puis, il y avait la gravité. C'était l'autre révolution, celle que personne n'avait vraiment prédite. Non pas la rotation des stations spatiales, ni l'approximation grossière de la force centrifuge, mais la véritable gravité artificielle, une technologie de terrain que personne n'avait jamais expliquée de façon satisfaisante à Kadren et qu'il avait cessé de chercher à comprendre au cours de sa troisième année de vol. Ça fonctionnait, tout simplement. Le vaisseau ressemblait à un vaisseau, et non à une boîte de conserve qui tournoyait. Ses pieds restaient au sol. Son café restait dans sa tasse. Les premiers pionniers de l'exploration spatiale avaient enduré des pertes osseuses, des lésions oculaires et des troubles cognitifs qui s'aggravaient insidieusement au fil des longues missions ; tout cela avait disparu, remplacé par le léger bourdonnement dans les parois, signe que la plaque de gravité puisait son énergie et fonctionnait correctement. Une gravité réelle, bien qu'artificielle.

Kadren avait grandi en connaissant tout cela comme on connaît la météo. C'était le contexte qui importait, pas le contenu. Le monde était vaste et étendu, le traverser prenait du temps, et les mécanismes nécessaires étaient bien connus. Plus rien de tout cela n'avait rien d'extraordinaire. Ce qui était extraordinaire, et ce qui s'était révélé être le facteur limitant l'expansion de l'humanité vers le système moyen et extérieur, était quelque chose de bien plus simple. De bien plus humain.

Les gens ne voulaient pas le faire seuls.

Le transport de marchandises en solitaire existait depuis presque aussi longtemps que les moteurs à fusion. Il fallait bien que quelqu'un achemine le fret entre les stations trop petites pour les vaisseaux habités, les avant-postes ne justifiant pas un équipage complet, et les colonies privées éparées qui commençaient à fleurir dans le système extérieur, telles des fleurs sauvages. La rentabilité

## ***Le long entre***

favorisait les vaisseaux monopilotes. L'automatisation était suffisamment performante pour qu'une personne compétente puisse tout gérer avec environ une heure d'attention active par jour, le reste étant pris en charge par des systèmes fiables, comme le sont les systèmes bien conçus : discrètement, sans incident, jusqu'à ce qu'un problème survienne, auquel cas le pilote était là pour gérer les problèmes éventuels.

Le problème, c'était le reste du temps.

Les compagnies avaient tout essayé. Des équipages de deux personnes en rotation. Des fenêtres de communication programmées. Des systèmes de divertissement toujours plus sophistiqués. L'association de pilotes aux tempéraments apparemment compatibles, qu'on regardait arriver à destination presque sans échanger un mot. Le long entre les vols. Cette expression était apparue dans le jargon des pilotes comme certaines expressions apparaissent lorsqu'une expérience est suffisamment courante pour nécessiter un nom, et c'était tout simplement insupportable pour la plupart des gens. Des semaines de solitude, dans un vaisseau confortable et bien équipé, et pourtant profondément, fondamentalement seul.

Certaines personnes ont trouvé qu'elles pouvaient le supporter. Quelques-unes ont même trouvé qu'elles le préféraient.

Cela n'avait jamais dérangé Kadren, pas même un seul jour.

« Déchargement terminé », a indiqué CASS. « Début du chargement entrant. Fenêtre de départ dans quatre heures et vingt-trois minutes. »

"Confirmé."

Kadren se leva de la console, s'étira et alla préparer du café dans la petite cuisine attenante à la passerelle. Son heure de service, le rituel quotidien consistant à vérifier les alertes du CASS, à mettre à jour le journal de bord et à examiner la navigation de la prochaine étape, n'avait duré que trente-huit minutes aujourd'hui. Il avait du temps.

## ***Le long entre***

Il se tenait près du petit hublot de la cuisine pendant que le café infusait. La station orbitale de Saturne s'étendait au-delà du quai, ses longs anneaux d'habitation tournant à la vitesse nécessaire pour générer leur propre gravité. Construite avant que la technologie de terrain ne soit installée sur les sections plus anciennes, c'était une structure hétéroclite, agrandie et modifiée pendant quarante ans, et cela se voyait. Kadren ne la détestait pas. Il ne l'aimait pas non plus. C'était là que la cargaison était arrivée et d'où d'autres cargaisons allaient être chargées sur le vaisseau. Dans quatre heures, il la quitterait, et ce serait la meilleure solution.

Il but son café et ne pensa à rien du tout.

Trois jours à la station, se rappela-t-il. Protocole de ravitaillement standard. Des pièces pour le système de propulsion étaient en cours de fabrication et ne pouvaient être produites à la hâte. Il sortait dans les couloirs, les halls et les espaces communs impersonnels, vêtu de ses vêtements de service – ordinaires, adultes, fonctionnels –, il faisait ce qu'il y avait à faire, puis il retournait au vaisseau pour dormir. Cela faisait trois ans qu'il n'avait pas dormi à l'extérieur et il n'avait aucune intention de commencer. La station disposait de logements. Il ne les utilisait cependant pas.

« CASS. État de la commande de fabrication, ensemble d'accouplement d'entraînement. »

« Fabrication à 63 %. Achèvement estimé à 41 heures. Dans les délais prévus pour le réapprovisionnement. »

"Bien."

Il rinça sa tasse et la remit exactement à sa place.

Le système de gestion du personnel de la compagnie répertoriait Kadren comme pilote de classe 4, qualifié pour les systèmes externes, avec douze ans de service continu et un dossier exemplaire. À la rubrique « sexe », il était indiqué « *personnel de cabine* », une mention que le système n'avait pas prévue, mais qui avait été ajoutée suite à un différend survenu une quinzaine d'années auparavant et dont Kadren ignorait tout, car il était antérieur à son

## ***Le long entre***

embauche ; il s'était simplement réjoui de trouver cette information. Les communications de la compagnie étaient adressées au pilote K. Serras. Les listes de présence à la station indiquaient la même chose. Les autres pilotes, lors des rares échanges qui avaient lieu aux points d'amarrage partagés, n'utilisaient aucun pronom, car la culture des pilotes solitaires avait évolué, au fil des décennies, vers un respect particulier du non-dit. On volait seul parce qu'on avait besoin de solitude. On ne s'enquêrait pas de la solitude des autres.

On avait demandé à Kadren, une seule fois en douze ans, s'ils souhaitaient emmener un stagiaire en vol. La compagnie commençait alors à peine à recruter davantage de pilotes solo, examinant la liste des pilotes en poste, et le nom de Serras avait été évoqué.

La réponse avait été non, donnée sans explication. La question n'avait pas été reposée.

Il y avait quelque chose dans les dossiers de la compagnie, que Kadren avait vus une fois lors d'un accident bureaucratique, qui décrivait le pilote Serras comme faisant preuve d'une adaptation inhabituelle mais efficace aux conditions de vol en solitaire prolongées, ce qui était vrai à tous les égards prévus et à plusieurs égards qui ne l'étaient pas.

Le chargement fut terminé à 13 h 52, soit huit minutes d'avance sur l'horaire prévu. L'équipe du quai scella la cale et l'attelage se désengagea avec ce léger soupir mécanique que Kadren avait entendu des milliers de fois et qui lui était toujours aussi agréable. Le dernier lien physique entre le vaisseau et la station était rompu. Il ne restait plus que les pinces.

« Tous les systèmes sont opérationnels », a indiqué CASS. « Les vérifications avant départ sont terminées. Nous attendons votre autorisation. »

Kadren s'installa dans le siège du pilote. La console affichait la solution de navigation pour la première étape : une simple manœuvre de propulsion, largement dans les limites nominales du

## ***Le long entre***

moteur, pour s'éloigner du champ gravitationnel de Saturne, puis une longue trajectoire en arc de cercle vers le système solaire interne. La Lune. Six semaines, à quelques jours près, selon le déroulement de la première manœuvre. Vu le faible trafic spatial, il choisit de ne pas utiliser les fusées traditionnelles pour quitter l'orbite. Cela permettait d'économiser du carburant, autrement coûteux, et il n'y avait pas d'urgence à quitter l'orbite comme c'était toujours le cas sur Terre.

Il parcourut le tableau du regard. Inutile. CASS avait déjà tout vérifié trois fois. Mais c'était son moment, ou du moins ce qu'il en restait, et le simple fait de regarder avait une signification, même si la recherche ne donnait rien.

Il n'a rien trouvé.

« Autorisé », dit-il. « Libérez les pinces. »

Le bruit traversa la coque. Ce n'était pas un son fort, juste une série d'impacts mécaniques secs, chaque pince se desserrant l'une après l'autre. Puis la station ne les retint plus, les propulseurs de manœuvre s'activèrent par brèves et précises impulsions, le quai s'éloigna derrière eux, et les anneaux de la planète tournèrent lentement devant eux, imperturbables, indifférents, immenses.

Kadren observa un instant. Il observait toujours un instant.

Il se leva alors, quitta le pont et emprunta le court couloir qui menait à ses appartements. La porte se referma derrière lui.

Le bruit du vaisseau changea, ou plutôt, il devint le seul son : la fréquence spécifique et familière du moteur commençait à monter, la douce pression de l'accélération s'installant contre le champ de gravité artificiel, les deux forces trouvant leur équilibre. Il avait vécu cette sensation des milliers de fois. Pour être précis, c'était comme être tenu dans les bras.

Il se tenait dans l'étroit couloir entre les deux portes, chacune close, chacune menant quelque part. Il resta là un instant, laissant libre cours à son imagination quant à ce que pourraient être les six semaines à venir.

## ***Le long entre***

Puis il tendit la main et ouvrit la porte de droite.

« *Parfait* », pensa-t-il en entrant. « *Une fille cette semaine.* »

La pièce l'accueillit comme toujours... chaleureuse, particulière, entièrement sienne, et derrière lui la porte se referma, et la station Saturne était déjà à deux kilomètres en arrière et s'éloignait, et dans six semaines il y aurait Luna et avant cela il n'y aurait absolument rien d'autre que le long entre-temps, qui n'était pas rien, qui était en fait tout, qui était tout l'enjeu.

## CHAPITRE DEUX : LES CRÈCHES

La chambre de la fille sentait le talc et une légère note florale, provenant de l'adoucissant utilisé sur le linge plié dans le tiroir du bas. Kadren avait peaufiné ce parfum au fil des ans : ni trop sucré, ni trop fort, juste assez présent pour être la première chose que l'on remarquait en ouvrant la porte. Et c'était bien le cas maintenant.

Les murs étaient d'un rose pâle, non pas le rose criard de certaines crèches commerciales, mais une teinte plus douce, la couleur de l'intérieur d'un coquillage. Kadren avait mélangé la peinture lui-même, après trois essais infructueux, et l'avait appliquée avec soin lors d'un long voyage entre Ganymède et Cérès, quatre ans auparavant, le vaisseau en pilotage automatique, la cale vide, et deux jours de travail tranquille. Une frise courait à hauteur de taille, un motif répétitif de lapins blancs et de fleurs jaune tendre, le genre de motif qu'on trouvait sur les murs des chambres d'enfants dans les livres d'images d'il y a un siècle et qui n'avait jamais vraiment cessé d'être approprié. Le plafond était blanc. La lumière était chaude.

Contre le mur du fond se trouvait le berceau. Ce n'était pas un petit berceau. Il devait pouvoir accueillir un adulte, et il le faisait sans complexe, construit en bois clair massif, avec des barreaux peints en blanc et bien espacés, un matelas épais et ferme, et des draps changés deux jours plus tôt, encore impeccables. Un mobile était suspendu au-dessus : cinq animaux en tissu doux tournaient lentement dans l'air recyclé. Un mouton, un canard, un ours, un lapin, et une petite créature indéterminée que Kadren appelait secrètement Dot, sans jamais avoir pu l'identifier plus précisément. Le mobile venait d'un fournisseur spécialisé de Luna et avait mis trois mois à arriver ; l'attente en valait la peine.

À gauche du berceau se trouvait une table à langer blanche capitonnée, avec un rebord surélevé. En dessous, une étagère accueillait des couches pliées en piles bien rangées, les épingles à

## ***Le long entre***

nourrice dans un plat en céramique en forme de canard, et les culottes en plastique dans un tiroir séparé. Au-dessus, un mobile, plus simple, avec seulement des anneaux colorés qui tournaient, était suspendu.

Le reste de la pièce contenait une étagère basse où étaient disposés des jouets et des livres à hauteur du sol, accessibles sans se lever. Un coffre à jouets en bois était peint en blanc, orné de petites fleurs roses. Une petite table ronde avec deux chaises basses était dressée pour le goûter. Le service, bleu pâle à pois blancs, comprenait quatre tasses et soucoupes, une théière, un minuscule sucrier, le tout à la taille des petites mains et occupé par trois invités permanents : Mme Pemberton, un lapin en robe jaune, Arthur, un ours d'un âge et d'une dignité considérables, et la nouvelle venue, que Kadren n'avait pas encore nommée, une poupée en tissu aux cheveux de laine foncée et à la robe tablier rose, arrivée du même fournisseur Luna trois semaines auparavant et encore en cours d'évaluation.

Un fauteuil à bascule trônait dans un coin, accompagné d'un petit repose-pieds. Un haut-parleur encastré au plafond restait muet. Kadren se tenait au milieu de tout cela et laissa la pièce s'imprégner de l'atmosphère, l'espace d'un instant.

Ensuite, ils sont allés à la table à langer.

Les couches étaient en coton éponge, achetées en gros et lavées automatiquement tous les quatre jours grâce au système de blanchisserie du navire. Kadren en déplia une avec l'aisance de l'habitude, selon le pli qu'ils préféraient, une variante du pli traditionnel qui offrait un peu plus d'épaisseur à l'avant, le tissu s'étalant à plat sur la table. Ils grimpèrent, s'allongèrent et firent ce qu'ils avaient à faire.

Les épingles étaient des épingles à nourrice à l'ancienne. De vraies épingles de sûreté à tête colorée, rose bien sûr, avec un système de verrouillage que Kadren pouvait manipuler d'une seule main si besoin était, même si aujourd'hui elle avait les deux mains

## ***Le long entre***

libres et qu'il n'y avait pas d'urgence. Le pliage et l'épinglage étaient des techniques qu'ils avaient apprises il y a des années, à partir de vieux manuels d'instruction, et ils avaient acquis une véritable expertise. Le tissu était bien ajusté, les épingles solidement fixées, l'ensemble confortable et correct.

Puis sont apparus les pantalons en plastique.

C'était le bonheur absolu de Kadren. Ils avaient pris le temps de trouver le modèle à froufrous, avec un large volant à la jambe et à la taille et des rangées de dentelle en bas. Il avait été vraiment difficile d'en trouver à sa taille et il avait fallu contacter deux fournisseurs spécialisés différents avant d'en trouver un qui puisse travailler à partir de mesures. Et, de l'avis de Kadren, c'était parfait. Blanc, avec un volant rose. Le plastique était doux, la taille était bien ajustée et, lorsque Kadren descendit de la table à langer et se leva, on retrouvait le volume familier, la démarche légèrement chaloupée, le bruit du plastique à chaque mouvement. Tout était parfait.

Pour les vêtements, il y eut d'abord un body blanc, orné de petits boutons de rose roses, qui fermait l'entrejambe. Par-dessus, on enfila une robe, qui était le cœur du sujet. Elle était en coton jaune citron pâle, une véritable robe de bébé, au sens le plus strict du terme. Le corsage était smocké de fil blanc, la jupe courte et ample, doublée de trois épaisseurs de tulle blanc qui la faisaient flotter comme un nuage. L'ourlet était bordé de dentelle épaisse, les manches bouffantes également, et le col Claudine aussi. Ce n'était pas un vêtement discret. Il était exactement ce qu'il était, et Kadren l'adorait sans réserve. Sous l'ourlet de la robe, on apercevait le pantalon en plastique blanc à volants roses, et en dessous, les chaussettes blanches à bordure de dentelle repliée. Les chaussures étaient en cuir blanc, à boucles, avec une petite bride sur le cou-de-pied ; pas strictement nécessaire sur un bateau, mais tout à fait convenable, et donc usées.

Vient ensuite le chapeau. C'était le modèle adéquat, en coton jaune citron pâle, avec un large volant encadrant le visage et des

## ***Le long entre***

liens noués sous le menton en un joli nœud. Kadren en possédait trois, de couleurs légèrement différentes, et celui-ci, jaune citron, était parfait pour aujourd'hui. Ils le nouèrent soigneusement, ajustant le volant et vérifiant le nœud.

Les chaussons arrivèrent en dernier, en laine crème tricotée à la main. Ils n'avaient pas été tricotés par Kadren elle-même, mais sur commande par une femme de la colonie de Titan. Son petit atelier de confection d'articles pour bébés adultes fonctionnait depuis douze ans, et cette femme, qui ne posait aucune question, tricotait avec une grande précision. Ils offraient le confort douillet et agréable propre aux tricots de qualité.

Et puis la tétine. Elle était déjà là, depuis le réveil de Kadren : un petit bouclier rose pâle avec une tétine blanche, son ruban attaché à sa robe. Il la mettait dans sa bouche machinalement, comme on met ses chaussettes, sans y penser. Il la retirait pour manger et pour parler à Cass, et la remettait dès qu'il n'avait plus rien à faire. C'était tout simplement comme ça. Il utilisait une tétine en permanence.

Ils se regardèrent dans le miroir à l'intérieur de la porte de l'armoire. La personne dans le miroir n'était pas un pilote.

« *Bonjour* », pensa Kadren, sans vraiment le formuler à voix haute.

En se rendant à la cuisine, ils passèrent devant la deuxième porte.

Elle était fermée, comme toujours lorsqu'elle n'était pas utilisée, et ressemblait presque trait pour trait à la première de l'extérieur : même bois clair, même poignée simple. Mais Kadren savait aussi bien qu'eux ce qui se trouvait de l'autre côté. Les murs étaient d'un bleu ciel chaud, ornés d'une simple frise de nuages. Le berceau était de la même taille, mais sa literie était à rayures bleues et blanches, et les animaux du mobile étaient différents : un lion, un éléphant, un train et un petit soleil souriant. La table à langer contenait elle aussi des couches différentes. Des couches jetables

## ***Le long entre***

imprimées d'animaux de dessins animés aux couleurs primaires, épaisses et de grande taille, pliées dans leur tiroir au lieu d'être empilées en carrés de tissu. Pas d'épingles, pas de culottes en plastique à froufrous, juste des culottes imperméables blanches ou bleues, simples et pratiques. Il y avait aussi une collection de vêtements simples pour bébé garçon : des grenouillères bleues et blanches, des pyjamas à imprimés primaires doux et une salopette en jean portée sur un t-shirt rayé à manches longues. Il y avait aussi des jouets dans cette chambre, pour un autre personnage : des gobelets empilables, des blocs de bois et un éléphant en peluche tout abîmé qui appartenait à Kadren depuis plus longtemps que n'importe quel autre objet. La chambre sentait le propre, le coton. C'était une belle chambre. Une chambre comme il faut. Une chambre de garçon. Ce n'était pas la chambre d'aujourd'hui.

Kadren se dirigea vers la cuisine.

« CASS. Petit-déjeuner. Porridge avec purée de fruits. Deux bouteilles, un de lait, un de jus. »

« Préparation en cours. Prêt dans quatre minutes. »

Ils se rendirent à la cuisine pendant que le repas préparait, d'une démarche nonchalante, conséquence de l'épaisse couche et des chaussures. Non pas une démarche arrogante, mais un mouvement particulier qui leur semblait naturel, différent de toute autre façon de se déplacer. La jupe à volants de la robe ondulait à chaque pas, un léger bruissement de dentelle et de tulle. Le mannequin se balançait doucement. Le vaisseau émettait son bourdonnement familier. Les étoiles, par le petit hublot, restaient immobiles dans leur apparente quiétude ; les anneaux de Saturne avaient presque disparu et l'espace profond commençait sa longue et ininterrompue présence.

La chaise haute était dans le coin cuisine. Kadren l'avait installée eux-mêmes, boulonnée au pont avec des fixations appropriées, et testée à une charge bien supérieure à celle qu'elle aurait à supporter. Elle était blanche avec un siège rembourré rose et

## ***Le long entre***

une tablette amovible pour le nettoyage. C'était une bonne chaise haute. Ils avaient longuement hésité avant de se décider.

Ils sont montés à bord et ont fixé le plateau. Le mannequin est sorti et s'est accroché à son support.

Le répliqueur produisit le porridge dans un petit bol. Le bol était rose pâle, orné d'un lapin de dessin animé sur son fond, qui se révélait une fois le porridge consommé ; un détail qui avait nécessité une personnalisation et qui en valait largement la peine. Les deux bouteilles apparurent sur leur support, l'une blanche avec un canard, l'autre blanche avec une fleur. CASS les plaça à portée de main sur l'étagère à droite de l'appareil. Il ne fit aucun commentaire. Il n'avait pas d'opinion.

« Merci, CASS. »

« Accusé. »

Kadren prit la cuillère, dont le manche en caoutchouc offrait une meilleure prise en main, et mangea lentement. Le porridge était onctueux. Le répliqueur avait reçu un fichier de recettes que Kadren avait patiemment élaboré, ajustant textures et saveurs, et il préparait désormais un petit-déjeuner d'une qualité qu'ils jugeaient, à juste titre, excellente. La purée de fruits était aujourd'hui composée de pommes et de poires, légèrement sucrées, incorporées au fur et à mesure. Dehors, les étoiles restaient immobiles. Le vaisseau émettait ses petits bruits constants. Le lapin tapi au fond du bol commença à apparaître à mesure que le porridge diminuait.

Entre deux cuillerées, on leur donnait le biberon. La tétine était orthodontique, et boire au biberon demandait un geste légèrement différent de celui au verre, plus délibéré, ce qui allait de soi. Le lait était chaud. Ils en burent la moitié avant de reprendre le porridge.

Lorsque le lapin apparut entièrement, assis, l'air satisfait, une carotte dans la patte, la bouteille était vide et Kadren se demandait s'ils voulaient encore du porridge ou si ce matin-là, ce serait plutôt un jus de fruits et c'est tout.

## *Le long entre*

Du jus. Sans aucun doute du jus.

Ils restèrent assis un instant, les deux bouteilles vides, le plateau toujours en place, le bol repoussé sur le côté. Le mannequin retourna dans la cuisine. Celle-ci était petite, calme et chaude, de la taille idéale pour une personne. Kadren contempla le hublot et les étoiles immobiles, et ressentit la nature particulière de cette matinée, une matinée qui promettait de longues heures sans contraintes ni obligations.

« CASS. Retirez le plateau. »

Le bras s'étendit, souleva le plateau et le remit en place. Kadren en sortit.

L'idée du goûter venait de Mme Pemberton, dans le sens où Mme Pemberton était déjà assise à table avec une expression d'attente patiente, et lorsque Kadren entra et la vit assise ainsi, il n'y avait vraiment plus rien à faire.

« Je sais », dit Kadren, le visage crispé sur son clip. « Je sais. J'arrive. »

Arthur était déjà assis dans son fauteuil. Arthur était toujours déjà assis dans son fauteuil. Il avait une dignité qui précédait les événements, et la nouvelle poupée était calée contre le bord de la table, ce qui n'était pas satisfaisant. Kadren la redressa et la contempla à nouveau. Elle avait un visage agréable. Pas un visage excessivement joyeux, pas l'éclat maniaque de certaines poupées, juste un visage calme qui suggérait qu'elle était ouverte aux événements.

« June », décida Kadren. « Tu es June. »

June semblait accepter cela.

Ils prirent place et soulevèrent la théière. Elle était vide, bien sûr. Le thé servi lors de cette fête était imaginaire, comme tout bon thé, mais le service était important. L'inclinaison de la théière, la pause, le léger mouvement de bascule au-dessus de chaque tasse. Mme Pemberton reçut la sienne en premier, car elle attendait depuis le plus longtemps. Puis Arthur. Puis June, avec précaution, car elle